La faïencerie de Clairefontaine 1804-1932

Annabelle HÉRY

Introduction

Construite au nord du département de la Haute-Saône, aux confins de la vaste forêt de la Vôge qui couvrait la France de l'Est de la France des Ardennes au Jura, l'ancienne abbaye de Clairefontaine fut le lieu d'une activité céramique de 1804 à 1932. Les matières premières indispensables aux verreries, tuileries et faïenceries y abondaient : bois, eau, sables et argiles… Les bâtiments conventuels de Clairefontaine vendus après la Révolution comme biens nationaux en 1793 furent transformés en manufacture quelques années plus tard. La conversion des édifices religieux est très courante : ils deviennent tissages, verreries, cristalleries ou faïenceries (Sarreguemines, Longwy…)

Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle une invention anglaise de première importance révolutionne le monde de la céramique : la faïence fine connue également sous les noms de terre de pipe ou cailloutage. Cette nouvelle matière est composée d'une pâte qui devient blanche après cuisson et qui ne nécessite plus de couverte à base d'étain pour devenir imperméable comme l'exige la faïence stannifère utilisée jusqu'alors. Les faïences fines présentent l'énorme avantage d'être d'un prix de revient peu élevé grâce à sa malléabilité qui se prête aisément au moulage et aux techniques de l'industrialisation. Les faïences anglaises inondent le marché français. Peu à peu, les faïenceries françaises se mettent à la faïence fine. Mais le traité de Libre échange signé avec l'Angleterre en 1786 porte un coup fatal aux expériences françaises : les marchandises anglaises sont exonérées de tout droit de douane et leurs prix sont moindres. Le gouvernement révolutionnaire renverse la situation et un souffle nouveau est donné aux initiatives françaises. Toute une série de faïenceries s'ouvrent autour de Paris et en Province : Chantilly en 1792, Creil en 1797, Val-sous-Meudon, Choisy-le-Roi en 1804, Sarreguemines, Longwy… et Clairefontaine.

1. Première gérance : Jean-François ESTIENNE 1804-1833

Riche négociant, propriétaire de nombreuses forêts, forges et moulins, Jean-François Estienne rachète les bâtiments de Clairefontaine lors de leur mise en vente comme Biens nationaux en 1793. La proximité des verreries lorraines et la présence de matières premières lui donnent l'idée d'y ouvrir une verrerie en 1798. On retrouve l'existence d'une tuilerie à Clairefontaine de 1790 à 1806 mais on ignore si elle appartenait à Estienne. La production de la gobeleterie et de verre blanc s'écoule irrégulièrement obligeant Estienne à fermer vers 1802/1803. Après cet échec, il convertit Clairefontaine en faïencerie en 1804. A partir de cette date, une même famille fera vivre l'art de la faïence durant 128 ans dans ce hameau de Haute-Saône. Jean-François Estienne s'associe à ses beaux-frères, Charles-Philippe Révillout et Joseph Jacquot. Mais dès 1806, Jacquot est connu dans les archives en tant que marchand de faïences en Moselle et l'on peut supposer qu'il a déjà quitté Clairefontaine. Révillout reste directeur jusqu'en 1814 puis il rachète la petite manufacture d'Igny (en Haute-Saône, à une soixantaine de kilomètres) dont la production est proche de celle de Clairefontaine.

Les trois beaux-frères doivent faire appel à une main d'œuvre qualifiée recrutée dans d'autres faïenceries pour ouvrir leur propre manufacture. Les ouvriers quittaient un établissement pour un autre emportant parfois leurs secrets ou leurs poncifs avec une mobilité que l'on a peine à imaginer de nos jours. Estienne, Révillout et Jacquot s'appuient sur l'expérience de trois hommes pour inaugurer la production de faïences fines appelées également cailloutages :

- Jean-Julien Zinckernagel (53 ans en 1804) est engagé en tant qu'ingénieur chimiste pour la préparation des pâtes et des émaux. Il serait venu de la faïencerie de Nyon en Suisse.

- Louis Sébastien Leysener, suisse, modeleur et sculpteur, âgé de 36 ans en 1804 est chargé de la réalisation des modèles pour les moules.

- Joseph Ignace Ferniey (à Roanne après son passage à Clairefontaine) apporte ses compétences de décorateur. Il est accompagné de son épouse Alexandrine Locquerelle, peintre sur faïence, originaire de Tournay qui meurt à Clairefontaine en 1812.

Une dizaine d'ouvriers venus de diverses faïenceries s'activent autour de l'unique four. Dès 1806, Clairefontaine participe à la Quatrième Exposition des Produits de l'Industrie de Paris. En 1820/1822, François de Paule Munnier, régisseur depuis la création de la faïencerie, devient directeur. Le roulement de la manufacture est régulier et les ventes ne cessent d'augmenter.

Les faïences fines ou cailloutages sont de belle qualité. Les formes s'inspirent des styles Louis XVI et Empire. Les décors moulés sont variés et d'une grande finesse. Entrelacs, grecques, croisillons, acanthes et volutes caractérisent les pièces dites riches (comme par exemple de très belles soupières ou des vases urne). La production se divise entre objets de prix et objets d'usage courant. La vaisselle tire sa source dans les formes argenterie du XVIIIème siècle. La grande majorité de cette production blanche sans décor est destinée à une clientèle large et extérieure à la Haute-Saône. Les assiettes sont octogonales ou rondes à bord lisse ou godronné. Clairefontaine a une vocation populaire. Elle s'apparente aux manufactures de l'Est comme Rioz, Besançon-Rivotte… Les décors sont peints à la main. Décors à l'oiseau, à l'architecture ou à la brindille ornent les pièces les plus soignées. Des fleurettes à cinq, six et sept points recouvrent les faïences les plus courantes. La vague antiquisante qui déferle sur la France oblige Clairefontaine à se mettre à l'Antique. Comme Sarrguemines, Gérardmer ou Apt, elle utilise les décors marbrés et cailloutés qui imitent les pierres dures qu'affectionnaient les Romains. Les herborisations chères à Creil simulant des silhouettes d'arbustes et de buissons sont reprises comme à Gérardmer et à Sarreguemines. Ces techniques de décorations sont réservées aux services à boissons chaudes et aux vases. Des « prix courants » indiquent que les pièces de forme fabriquées à Clairefontaine sont nombreuses : écritoires, encriers, aiguières, bénitiers, cadrans d'horloge…

Estienne décède sans enfant à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il lègue la manufacture à sa petite cousine Annette Françoise Estienne épouse Rigal.

2. Deuxième gérance : Jean-Baptiste RIGAL 1833-1860

Cet aveyronnais né en 1798 travaille chez un notaire lorsqu'il fait connaissance de Jean-François Estienne lors du règlement d'une succession familiale. C'est ainsi qu'il épouse Annette Françoise Estienne et devient directeur de Clairefontaine. Il dirige la manufacture, héritage de son épouse, jusqu'en 1860. Homme énergique, il abandonne la production de cailloutages au profit des terres anglaises dites porcelaines opaques à décor imprimé vers 1853-1854. Les décors peints à la main sont remplacés par les décors imprimés. L'apparition de la technique d'impression est combinée à celle de la porcelaine opaque. Malgré ce nom de porcelaine opaque, il s'agit d'une faïence inventée en Angleterre contenant du kaolin, principal composant de la porcelaine, qui a la particularité de rendre la pâte résistante, imperméable. Les manufactures françaises adoptent cette innovation anglaise dès le début du XIXe siècle car elle se prête facilement au moulage et donc à une production de masse. Clairefontaine passe à l'industrialisation. La technique de l'impression sur faïence est un dérivé de la gravure en taille-douce. Le graveur dessine au burin un motif sur une plaque de cuivre. Il remplit les incisions d'encre puissante à forte teneur en huile de lin puis essuie les surplus restés dans les parties planes. Le tout est pressé entre deux cylindres afin qu'il y ait une parfaite adhérence entre le papier et la plaque gravée.
Le graveur applique le papier sur la faïence à décorer à l'état de biscuit. Il reste à cuire le tout. La première recette d'huile d'impression qui atteste de cette nouvelle technique à Clairefontaine date de mars 1857 : « on met à chauffer ensemble à feu vif, dans une marmite de fonte : 1 litre d'huile de lin,

¼ de litre de colophane. On fait bouillir et on retire chaque fois qu'on voit que le feu va prendre dans la marmite. Le mélange bout assez vite… au bout d'une heure on retire du feu et on ajoute 10 à 15 grammes de litharge. On remet sur le feu… on verse goutte à goutte 100 grammes de goudron. Au bout d'une demi-heure l'huile doit être assez cuite… elle doit être brun-jaune avoir du liant et poisser au doigt… »
Clairefontaine édite un grand nombre d'assiettes à vignette avec des séries à succès : Vues de Suisse, Les Petites Dames, Accidents des rues… Les premières sont monochromes puis Clairefontaine joue les variantes en multipliant les décors d'aile. Les services de table à décors imprimés font leur apparition. Grâce à l'impression, les motifs se multiplient et le succès est immédiat. Les ventes ne cessent d'augmenter. Clairefontaine participe à l'Exposition Universelle de Paris de 1855 en présentant « un service à thé en faïence dite commune » sans que l'on puisse définir s'il s'agit de faïences imprimées ou non. Rigal se retire des affaires en 1860 laissant la faïencerie à ses enfants en indivision. Claude-François dit Emile Rigal né en 1829, Jeanne Françoise née en 1827, Laurence née en 1833 et à Marie née en 1841.

Fig 1) Assiette Clairefontaine vers 1855.
Assiette série «les petites dames» vers 1860.

3. Troisième gérance : RIGAL & SANEJOUAND 1860-1885

Emile Rigal (1829-1889) collaborait au travail de la manufacture, dès 1852, bien avant le retrait de son père. La gestion indivise entre Emile et ses trois sœurs laisse place au rôle de nouveaux personnages. Jules Sanejouand, négociant parisien, époux de Félicie depuis 1853, apporte des capitaux qu'il investit dans la manufacture (ne serait-ce que pour l'introduction de l'impression vers 1853/1854). Rigal s'associe avec lui et la marque aux initiales RS apparaît en 1860. Un troisième homme apporte sa contribution au renouvellement de la production : Victor Ameline, gendre d'Emile. Il aurait été formé à Sèvres en tant que décorateur. Il vient travailler à Clairefontaine après avoir connu Maurice Rigal lors de son tour de France des manufactures. Il épouse Julie, sœur de Maurice. L'expérience réunie des trois hommes, un financier, un faïencier et un décorateur, est une manne pour Clairefontaine qui ne cesse de se développer. Les effectifs dépassent rapidement cinquante ouvriers. En 1862, les fours à bois sont remplacés par des fours à houille. C'est l'époque des récompenses :

- 1877, Médaille d'Or au Jury de l'Exposition industrielle de Vesoul
- 1878, Médaille de bronze à l'Exposition Universelle de Paris
- 1884, Médaille des Arts Appliqués à l'Industrie, Médaille de l'Union Centrale des Arts décoratifs.

La marque imprimée apposée sur les faïences mentionne parfois l'obtention d'autres récompenses. Les services de table se vendent avec succès. L'accent est mis sur la multiplicité des motifs des services

de table dont les noms et les décors traduisent les tendances éclectiques de l'époque : Renaissance, Louis XV, Luis XVI, Empire, Montespan, Carmen… Victor Ameline est à l'origine de certains décors dont le fameux décor « Indiana » primé à l'Exposition Universelle de Paris en 1878 et inspiré des « Fleurs Baroques » dessinées par l'ornemaniste du XVIIIe siècle, Jean Pillement. Environ cent soixante-dix décors se déclinent grâce à la combinaison des thèmes variés, de la gamme chromatique monochrome ou bi-colore. Les formes jouent les variantes : assiettes rondes ou carrées, à bord lisse ou non, soupières et tasses aux lignes pures ou tourmentées…

Les assiettes à vignette vendue le plus souvent par douze sont éditées en grand nombre bien que le nombre de séries soit limité, environ une vingtaine connues contre quatre cents à Sarreguemines ! Les thèmes illustrent les préoccupations de la population de l'époque : séries consacrées à la chasse pour une société majoritairement rurale. « Les Petites Dames » retracent le déroulement de la journée d'une jeune femme genre « dame aux camélias », les « accidents des rues » font allusion à l'urbanisation de cette moitié du XIXe siècle, « La Grammaire » pour le souci d'alphabétisation, « Les gais refrains » pour les enfants…

Vers 1895, Rigal a l'idée d'utiliser la technique des émaux ombrant mise au point par Bourgoing et Du Tremblay à Rubelles après que leur brevet de 1842 soit tombé dans le domaine public. Il s'agit de réaliser un décor en creux et en relief par moulage de la pièce à cuire que l'on recouvre d'une glaçure colorée. Les reliefs sont plus clairs que les creux remplis d'une couche colorée épaisse, le tout laissant la surface de la pièce la plus lisse possible. Clairefontaine désigne ces émaux de concavo-reliefs ou de majoliques.

Fig 2) Barbotines vers 1880.

Sous l'influence du japonisme, la nature se fait présente dans les intérieurs et dans les salles à manger : les plantes et les salons d'hiver envahissent les intérieurs bourgeois français. L'art de la table se met au goût du jour. Clairefontaine fabrique comme ses nombreux concurrents des barbotines dont les formes végétales et colorées se déclinent entre vaisselle et objets décoratifs : assiettes à asperges, plat feuille de bananier, vase bambou, service à tabac, pichet brochet, bougeoir nénuphar, vide-poche boîte à sardines… et les assiettes à dessert feuilles de vigne fabriquées en grand nombre.

Après le conflit franco-prussien, Clairefontaine diversifie ses activités.

Fig. 3) Assiette à vignette et confiturier ou sucrier grès Nankin 1860-1885.
Assiette émail ombrant 1865-1880.

Les Rigal-Sanejouand signe un contrat de fournitures de blancs, faïences ou biscuits cuits mais non décorés, avec Charles et Emile Gallé de Nancy. Après la rupture de leur collaboration avec Saint-Clément en 1876, les Gallé cherchent un fournisseur de blanc pour leur magasin de vente de Nancy. Maurice Rigal aurait rencontré Emile Gallé, le futur célèbre maître verrier Art Nouveau, lors de sa formation de faïencier. Suivant contrat, Clairefontaine doit fournir aux Gallé des pièces de fantaisie d'après les modèles des Nancéiens que ces derniers se chargeront de décorer dans leur propre atelier. Des cendriers dauphins, des boules tripodes, des cartes à jouer roulées et autres écritoires sont expédiés pendant trois ans chez les Gallé. Le succès commercial de ces objets incite Emile Rigal et Jules Sanejouand à écouler pour leur propre compte des faïences façon Gallé grâce au magasin de Victor Ameline, installé à Vichy. Emile Gallé préfère cesser toute relation commerciale avec Clairefontaine. Après une année de procédure, la Cour d'Appel de Besançon règle définitivement le différent dans son arrêt du 27 septembre 1880 : les Rigal Sanejouand sont condamnés à la restitution des moules-mère et des modèles fournis par Gallé ainsi qu'au paiement d'importants dommages-intérêts.

Peu après cette mésaventure, Rigal et Sanejouand s'opposent pour la gestion de Clairefontaine. En 1885, Emile Rigal quitte Clairefontaine pour s'associer à Auguste Page de la faïencerie de Salins Capucins. Il est rejoint par son fils Maurice et Victor Ameline. Jules Sanejouand reste seul à la tête de l'entreprise familiale.

4. Quatrième gérance : JULES SANEJOUAND & CIE 1885-1889

Cette gérance de quatre années ne présente pas de grandes innovations. La manufacture a bonne réputation et fonctionne bien. Sanejouand gère l'entreprise avec l'aide de son gendre Léon Graves. Une société en nom collectif est créée : il est prévu que les apports de Sanejouand se font en capitaux et que ceux de Graves se font en industrie. Durant cette période, les faïences portent la marque JS et Cie.

5. Cinquième gérance : SOCIÉTÉ SANEJOUAND-GRAVES 1889-1890

Cette société sera de courte durée. Sanejouand décide de se retirer des affaires après le décès de sa fille Marthe en 1890 (ses deux autres enfants sont précédemment morts de la tuberculose). Il meurt à Clairefontaine en 1893. La manufacture est récompensée par une médaille d'argent à l'Exposition Universelle de Paris de 1889 et par les commentaires suivants : « belle collection de modèles pour service de table qui peuvent supporter la comparaison avec ceux des grandes manufactures. La pâte est siliceuse et la glaçure boracique. Cette maison dont la fabrication est très soignée produit beaucoup de faïences à tons ivoirés ». Les faïences à tons ivoirés sont peut-être les faïences à pâte beige-jaune appelées Grès Nankin par Clairefontaine. Maurice Rigal obtient également une médaille d'argent pour Salins capucins. La production de cette période porte les marques aux initiales SG. Bien que les barbotines soient encore fabriquées, les faïences à décors imprimées composent la quasi-totalité de la production.

Fig. 4) Assiette commémorative 1889.

6. Sixième gérance : LÉON GRAVES 1890-1913

Léon Graves (né à Paris en 1856), assureur à Besançon, se rend à Clairefontaine dans le cadre de ses fonctions après un incendie. Il y rencontre Marthe Sanejouand qu'il épouse en 1885. Léon Graves épouse en secondes noces la cousine de Marthe (décédée en 1890), Mathilde Lenoble dont il aura cinq enfants. Léon Graves est un homme entreprenant et moderne. Il achète de nouvelles machines à vapeur et de nouvelles chaudières en 1905. Il introduit la technique de la décoration à l'aérographe, sorte de pistolet qui projette la peinture par air comprimé sur la pièce à décorer grâce à un pochoir. Les décors sont réalisés grâce à un pochoir ce qui impose des motifs simples. L'aérographe reste avant tout synonyme d'industrialisation, de répétitivité, d'exécution rapide et parfois de manque d'originalité. Malgré tout, certains motifs connaissent un vif succès, tout comme à Lunéville ou à Sarreguemines. Il s'agit de séries d'assiettes à dessert consacrées aux fruits. On y trouve des raisins, des framboises, des fraises, des pommes, des poires, des prunes, des mirabelles, des groseilles, des abricots, des châtaignes… Quelques noms de services de table et quelques décors floraux aux lignes alanguies rappellent la mode de l'Art nouveau : Chrysanthèmes, capucines, Printemps… Grâce à l'aérographe, on décore des objets publicitaires, des pots de cuisines, des boules d'escalier et bien d'autres objets. Le succès des ventes porte les effectifs à deux cent cinquante ouvriers. Vers 1900, cinq fours (Saint-Martin, Saint-Michel, Saint-Jean, Saint-Pierre, Saint-François) sont en activité. Les trois ateliers de moulage à main, les trois ateliers de moulage à la machine et l'atelier d'imprimerie fonctionnent à la vapeur. Les faïences à décors imprimés sont produites en grand nombre. Clairefontaine reçoit une médaille d'argent à l'Exposition industrielle de Vesoul en 1897. Les assiettes à vignettes sont encore fabriquées et les services imprimés continuent à s'écouler facilement. Léon Graves décède brutalement dans un accident de voiture le 24 décembre 1913.

Fig. 5) Saucière, porte-couteaux et vase décor imprimé et réhauts peints à la main. Léon Graves 1890-1913.

7. Septième gérance : LA VEUVE GRAVES 1913-1932

Après le règlement de la succession, la marque Léon Graves disparaît et devient Veuve Graves. L'entreprise est florissante. Mathilde Graves gère avec compétence la manufacture. Elle est assistée du précieux Joseph Thomas, Directeur technique depuis vingt ans. Ce dernier crée, peu de temps avant le décès de Léon Graves, des pièces de forme en faïence appelées Ségonites. Il s'agit d'objets décoratifs aux formes mouvementées à pâte beige rehaussées de vert et de bouquets fleuris inspirés du service Strasbourg : vases d'ornement, soliflores, bouquetières, jardinières, cache-pot, tirelires, tanagras, cloches à fromage… Bien que ces Ségonites puissent être qualifiées parfois de kitsch, elles ont le mérite de témoigner d'un dernier sursaut de créativité. Certaines portent les initiales de LG mais la grande majorité date de la période Veuve Graves. L'origine du nom de ségonite (qui semble avoir été inventé par Joseph Thomas) rappelle le vocable se terminant en « ite » utilisé par d'autres manufactures : carmélite pour la faïence fine à pâte rouge fabriquée au début du XIXe siècle à Sarreguemines et à Vaudrevange, téralite pour une faïence laquée et polie produite à Uncin en Bohême... La pâte des ségonites est beige jaunâtre. La peinture verte, dite vert Victoria (selon les notes de Thomas) est apposée au pinceau. Les motifs Strasbourg sont réalisés selon la technique pour le service portant le même nom, c'est-à-dire par impression pour les contours en brun et par application au pinceau pour les touches de couleur.

Pendant le Première Guerre Mondiale, Thomas met au point une pâte à faïence de qualité moindre qui permet de pallier le manque de matières premières grâce à l'utilisation des rebuts de faïence.

L'arrivée à Clairefontaine en 1917, d'une compagnie d'officiers russes bouleverse la vie de Mathilde Graves, et, indirectement celle de la manufacture. La veuve s'éprend de l'un d'entre eux, Eugène Popoff, bel homme, cultivé, musicien, jeune et désargenté. Elle l'épouse en 1917. Il supervise le fonctionnement de la faïencerie au grand dam des enfants de Mathilde. Le caractère colérique et l'incompétence de Popoff finissent par décourager les quatre fils de Mathilde qui préfèrent quitter l'entreprise familiale. A force de mésententes, le fidèle Thomas part en 1925. Les époux Popoff restent seuls. Afin de tirer de plus grands profits, Popoff reprend l'idée qu'avait eue Thomas pendant la Première Guerre mondiale d'utiliser les rebuts dans la pâte à faïence. Mais les faïences ainsi fabriquées sont de qualité moyenne : elles jaunissent et leur glaçure laisse pénétrer les graisses à force d'usage. La fabrication des Ségonites semble s'arrêter vers 1925. Eugène Popoff leur préfère une production de masse. La production des décors au pochoir, plus simples et moins attractifs, supplante celle des faïences imprimées.

Fig. 6) Vase et tirelire ségonites.

8. La fin

La production devient difficile à écouler. Les conséquences de la crise de 1929 se font ressentir. Mathilde Graves préfère vendre la manufacture pour éviter la faillite. L'exploitation cesse en 1932. Le matériel et l'outillage sont vendus au Consortium des Faïences de France. Choisy-le-Roi récupère une partie des moules. Les bâtiments laissés à l'abandon sont cédés en 1938 aux Hôpitaux de Seine-et-Marne par l'intermédiaire de la Société Asile de Saint-Rémy et sont transformés en hôpital psychiatrique.

Techniques et productions de la faïence en Haute-Saône
La fabrique de Granges-le-Bourg (XVIIIe - XIXe s.)

Denis MORIN, **UMR CNRS 5608 Laboratoire d'Archéologie CNRS - TRACES,**
Travaux et Recherches Archéologiques sur les Cultures, les Espaces et les Sociétés.
Université de Toulouse-le-Mirail. Maison de la Recherche - 5, Allée Antonio Machado.
F - 31058 TOULOUSE Cedex 09, France.
denis.morin@univ-lorraine.fr

Hélène MORIN-HAMON, **UMR CNRS 5608 Laboratoire d'Archéologie CNRS - TRACES,**
Travaux et Recherches Archéologiques sur les Cultures, les Espaces et les Sociétés.
Université de Toulouse-le-Mirail. Maison de la Recherche - 5, Allée Antonio Machado.
F - 31058 TOULOUSE Cedex 09, France.
whithleen@gmail.com

Résumé

La fabrique de Granges-le-Bourg (Haute-Saône) comporte trois unités de chauffe identifiées dont deux étaient approvisionnées par une chaufferie identique : Fr01 et Fr03. Le four Fr03 a été utilisé pour la fabrication de chaux mais aussi pour la production de biscuits et de céramique émaillée. Un four quadrangulaire antérieur au XIXe siècle a fonctionné pour la production de faïences stannifères, comme l'attestent les nombreux biscuits et tessons de faïences mis au jour dans la partie Est du bâtiment. Le mobilier céramique est une faïence fine à pâte rouge. Le corpus céramique comprend des assiettes et des récipients de formes et de dimensions variées. La fouille d'un atelier contigu au four Fr02 a livré un important matériel d'enfournement (cazettes, pernettes…), des fragments de faïence colorés avec des motifs floraux et des fragments de bénitiers. Ces motifs montrent que l'atelier a produit des pièces ornementées de qualité. La production des ateliers tuiliers de Granges-le-Bourg s'étale sur plusieurs siècles. Elle remonte, selon les sources, au XVIe s. Le mobilier de faïence mis au jour indique une production datée fin XVIIIe début XIXe siècle, avec des formes de vaisselle à pâte fine comparables à celles qui ont été trouvées en Bourgogne pour cette époque.

Abstract

The Granges-le-Bourg factory (Haute-Saône) includes three main kilns units which have been identified by excavations. Two of them were supplied by the same boiler: Fr01 and Fr03. Fr03 kiln has been used for lime, biscuit and glazed ware production too. A square section kiln (Fr02) prior to the nineteenth century worked for the production of tin glazed pottery and earthenware, as evidenced by many finds unearthed in the eastern part of the building. Earthenware was made with thin red pastry. The corpus includes ceramic plates and containers of various shapes and sizes. The excavation of a workshop close to the Fr02 luster kiln has delivered an important charging material (saggers...), fragments of earthenware with colorful floral motifs and fragments of household holly-water basin. They indicate that the factory has produced high quality ornamented pieces. Heavy clay production such as tiles and bricks in Granges-le-Bourg is spread over several centuries. It goes back, according to the archives, to the sixteenth century. The earthenware, which has been found, indicates a late eighteenth, early nineteenth century production, with fine paste crockery forms similar to those found in the Bourgogne area during the same time.